

## ***L'Anarchiste***



Premières et dernières pages signées

***Patrick Desbiens***

Avec la collaboration et la complicité de

***Sophie Martin  
Danielle Aubut  
Marie-Ève Boyer***

du Collectif *Les Mots Dînent*

XIX<sup>e</sup> course à relais — Hiver 2024  
Collectifs d'écriture de récits virtuels  
de l'Outaouais (CERVO)

L'action se passe à une époque où l'on pouvait encore s'exprimer et fumer sans filtre, dans un pub irlandais où Albert passait ses vendredis soir, au milieu d'une dense faune d'étudiants et de jeunes ouvriers qui payaient leurs consommations en espèces, fruits de leur force de travail hebdomadaire ou d'une dette contractée auprès de l'État pour fins d'étude. L'odeur la bière et le sentiment général de révolte contre le pouvoir qui régnait en ce lieu étaient comparables à ceux des pubs de toutes les villes industrielles du monde.

Et pourtant, nul ne courait le risque de voir ses transactions ou ses propos transformés en métadonnées et enregistrés dans un nuage nourrissant un monstre invisible à l'affût d'informations monnayables sur le marché du commerce ou du renseignement. Pour tout nuage, Albert ne se préoccupait que de celui formé par l'exhalation des fumeurs, voilant sa perspective sur la porte d'entrée aux contours déjà floutés par la semi-obscurité contre laquelle les crasseuses ampoules incandescentes au-dessus du zinc ne pouvaient rien. Le risque encore mal documenté à cette époque de développer un cancer du poumon était le moindre de ses soucis.

Vingt-et-une heures quarante-cinq. Richard, Sylvie et le reste de la bande avaient déjà quinze minutes de retard. Rien d'autre à faire que d'attendre. Le téléphone cellulaire n'existait encore que sous la forme d'équipement d'infanterie servant à appeler des renforts sur le front, sans garantie que les messages de détresse ne soient interceptés par l'ennemi. C'était bien au-delà des moyens dont ils disposaient, à supposer qu'un tel équipement n'attirât indûment l'attention sur eux.

Autour de lui, le brouhaha des voix et des rires libérateurs et la musique trop forte que seuls de jeunes tympanes pouvaient supporter achevaient de confiner Albert à son angoisse.

Il nota que personne n'avait franchi la porte du pub dans les vingt dernières minutes. Et si le pub était encerclé ? Mauvais signe.

L'action collective qui devait produire de multiples étincelles à travers la capitale avait été longuement préparée avec toutes les précautions nécessaires. Il avait choisi pour cette opération les camarades les plus dévoués. Le coup d'éclat était prévu pour ce soir.

Il se tourna vers la caisse. Le combiné de téléphone tenu entre la joue et l'épaule, le barman le regardait fixement. Au moment où Albert comprit ce qui était en train de se passer, les fenêtres de verre opaque du pub s'illuminèrent avec l'intensité d'un éclair sous l'effet des phares d'intervention de l'escouade anti-terroriste qu'on venait d'allumer, et le bélier des forces policières défonçait la porte sous les cris et hurlements des clients et des hommes armés.

Albert eut à peine le temps de coincer son calepin dans une fente sous le rebord du comptoir avant d’être plaqué au sol par un gorille en uniforme.

## Deuxième partie — *Sophie Martin*

Allongé sur le sol, les deux bras dans le dos et la face contre terre, Albert se dit qu’il était dans de bien beaux draps. Il devait surtout rester coi. Pas un mot ne devait être dit à la police, au risque de tout foutre en l’air. Tout avait été si bien planifié, il ne pouvait risquer de devenir le maillon faible de la chaîne.

Une seule option lui restait, mais allait-il vraiment passer à l’acte ?

Le gorille le souleva avec force et le tourna vers lui, prêt à lui assener un droit sur la mâchoire.

Une voix huileuse lui coupa cependant l’élan.

— Un instant, s’il vous plaît, j’aurais besoin qu’il puisse se servir de sa gueule au poste. Mettez-le dans le fourgon cellulaire, et ne le secouez pas trop en vous y rendant ! Vous autres, aboya la voix, occupez-vous de fouiller ce vil bouge. Il doit bien y avoir des preuves quelque part – ça grouille de ces sales anarchistes ici.

Albert pria pour qu’on ne retrouve pas le calepin, puis il croqua dans la petite pilule nichée dans sa molaire creuse. Il s’effondra comme une chiffonnette, une écume rose bouillonnante jaillissant de sa bouche grande ouverte.

— Euh, détective, claironna le gorille, c’est ce que le suspect vient de tomber raide mort on dirait.

Le détective se dirigea vers le gorille et se pencha au-dessus d’Albert. Il lui décocha un bon coup de pied dans le flanc. Aucune réaction : l’homme était bien mort.

— OK, dépêchez-le à la morgue, agent Rodrigue. Et vous autres, s’exclama-t-il en se tournant vers le reste des gorilles plantés autour de lui, poursuivez la fouille ! Détruisez-moi ce sale bouge s’il le faut.

\*\*\*

Après de très très longues heures, le barman fut enfin laissé à lui-même dans son pub complètement sens dessus dessous. L’homme, un dénommé Arthur, soupira. Il aurait fort à faire pour tout remettre en ordre d’ici le retour des premiers clients, plus tard en avant-midi.

Chose première, cependant, il récupéra le calepin d’Albert, que la police avait loupé dans sa fouille spectaculairement plus destructrice qu’efficace.

Il se rua vers le téléphone, puis composa le numéro indiqué dans le calepin.

— Oui, c'est Arthur. Le coup a-t-il bien eu lieu hier ? J'étais un peu pris avec une bande de flics au dessein ravageur.

Quelques hochements de tête et un « Ah, je vois... » plus tard, Arthur poussa un soupir. Le coup avait foiré. Ses auteurs avaient eu vent de la frappe au bar et n'avaient pas voulu se risquer. Peut-être animé de l'énergie du désespoir, Arthur informa la personne au bout du fil que le coup était reporté. À ce soir.

— Voyez à ce que tout soit prêt : personne ne s'y attendra, après le cafouillage ici ce soir au pub. Les poulets seront trop occupés à expliquer pourquoi ils ont merdé.

Arthur soupira de nouveau, cette fois-ci devant la tâche colossale qui l'attendait pour tout retaper son établissement. Il fit quelques appels, dont un à un certain Marco.

— Tu veux bien passer par la morgue ? Je crois que ton « aide » y sera requise plus tôt que tard.

\*\*\*

À la morgue, Docteur MacMillan venait de tout éteindre après une nuit fort occupée. Il avait reçu plusieurs corps, dont un provenant de la police et nécessitant l'application d'un protocole particulier, question d'éliminer la violence policière comme cause de décès.

L'homme semblait avoir mordu dans une pilule d'arsenic logée dans une molaire creuse. L'autopsie pouvait attendre à ce soir.

Il s'apprêtait à passer la porte quand il entendit un son. Il n'eut pas le temps de se retourner : un linge imbibé de chloroforme lui fut plaqué sur le visage, et il s'affala lentement sur le sol. Marco contourna le corps du légiste assoupi, puis se dirigea vers le fond de la morgue où se trouvaient les réfrigérateurs médicaux.

Il trouva le nom d'Albert sur une porte, qu'il ouvrit avec une certaine déférence. Il avait travaillé avec l'homme, le respectait énormément : Albert était d'une intelligence inouïe, le cerveau de l'opération, vraiment. Marco eut presque envie de se livrer à une prière avant de tirer sur le plateau, mais il ne croyait pas en dieu, et puis...

— Dis, tu vas prendre la journée avant de me faire sortir de ce damné frigo ? Je suis nu comme un ver et je me les gèle ici, tonna un Albert assurément bien en vie.

### Troisième partie — *Danielle Aubut*

Albert se sentait à l'étroit dans les vêtements du docteur Mc Millan. Un petit mal nécessaire, le temps de passer incognito à travers la foule pour se planquer, réfléchir et réajuster leurs flûtes. Il se savait désormais

possiblement recherché. Il le serait assurément quand on découvrirait le bon docteur, à son tour en costume d'Adam, bien étalé en croix sur le plancher, et le tiroir du frigo ouvert, vide et déserté. « Le corps a disparu !!! » : une scène de matin de Pâques, téléportée par en avant dans le temps, de Jérusalem à la capitale française. Voilà une bonne caricature pour notre journal clandestin, pensa Albert en souriant.

Quelqu'un avait-il parlé ou c'était uniquement du beau travail de filature policière ?

Il n'était pas inquiet outre-mesure. Ils étaient prêts. Il avait glané tant de renseignements juteux au fil des ans.

Petit, Albert ignorait qu'il était destiné à être un simulacre d'espion, un Robin des bois assoiffé de justice, une rage de pirate au coeur, loin de nos pirates informatiques, les hackers de notre ère qui dépouillent les pauvres gens perdus dans les miroitements de leur ordinateur. Lui qui avait été si écoeuré des conditions des ouvriers dans les usines, du bruit, de la saleté, du charbon et de la vapeur, du sauna malsain où avait baigné quasi toute sa famille, des salaires de crève-faim, de mort prématurée dans la trentaine, lui, Albert, et Sylvie sa cousine, étaient par la force des événements devenus avec Richard et une vingtaine de sympathisants, des battants souterrains, tels des rats d'égout de bon aloi. Nécessité fait loi. Parmi eux, quelques intellos, étudiants aux idées percutantes.

Que diraient-ils, Albert et les siens, de la vénération du mouvement *steampunk* des années 2000 envers les machines du tournant du siècle précédant ? Un loisir bien innocent, des kiosques et rencontres où les fervents costumés témoignent d'une dévotion envers la mécanique bien huilée, sous couvert artistique, et création horlogère de tous genres ?

À la vue de nos *steampunks*, est-ce que la fumée leur sortirait par les oreilles comme par la cheminée d'une locomotive poussée au charbon ?

Marco prêta son couvre-chef à Albert.

— Arthur a planifié à nouveau le coup pour ce soir.

Albert sourit et répondit :

— Ce n'est pas surprenant. C'était bien ce qui avait été prévu en cas de bavure et c'était inscrit au carnet. Remettre jusqu'à ce que ce soit chose faite ! Donc le carnet a résisté à la fouille. Ouf ! Les pseudos bons citoyens ne s'en tireront pas ! C'est écrit dans l'histoire !

Il poursuivit intérieurement ses réflexions.

Ils allaient secouer les puces de cette ville endormie. La capitale parisienne ne se réveillait et revêtait ses plus beaux atours que sous la pression, de recevoir la visite, par exemple.

Du m'as-tu-vu, en v'là ! Ç'avait été le cas en 1889 pour l'Exposition universelle, rien de moins que la plus haute tour du monde de monsieur Eiffel pour épater la galerie et les milliers de visiteurs internationaux. Et rebelote onze ans plus tard avec la première ligne de métro de la ville, expressément pour les Jeux Olympiques.

Paris, donc, était une hôtesse mondiale de première classe, négligeant pourtant la classe de ses humbles quartiers humides.

— On se retrouve à la Gare du Nord à 13 heures, Marco. Fais savoir au noyau des nôtres. Tout le matériel est en consigne dans quatre des gares, prêt à être distribué. Dis, tu peux me trouver un costume de Pierrot ? ou de mime ? Ce n'était pas prévu mais pour passer inaperçu, rien ne vaut un amuseur public grimé.

— Oui, j'ai ce qu'il faut au théâtre, j'ai même les costumes de la *Commedia dell'Arte* ! Tu crois vraiment que ça ira ce soir ?

Albert secoua amicalement son comparse :

— À moins d'une tombée de météorites, nous ferons la une de tous les quotidiens demain matin !

L'optimisme d'Albert avait tout lieu d'être réaliste. Ils risquaient gros mais tout avait été prévu pour qu'ils s'en sortent tous sans égratignure. Et qu'ils aient le maximum de couverture afin de faire bouger l'État.

Mais le destin met la table de façon cruelle parfois. À plus d'un égard.

Comment savoir quelle date choisir pour un coup d'éclat ? Faut-il recourir aux diseuses de bonne aventure ? À la carte du ciel ? Qui aurait pu dire ? Et les conséquences pour nos comploteurs ? Qui ne seraient pas du même acabit que les complotistes d'un certain avenir...

La date était le 14 avril 1912, veille donc du 15 avril 1912...

Les machines d'un paquebot géant rutilaient, neuves, et tournaient à plein régime, de façon presque arrogante. Mais la soirée viendrait. Et la nuit sous les étoiles...

#### Quatrième partie — *Marie-Ève Boyer*

Dans Le Parisien le lendemain matin on titrait : « Le tragique accident du Titanic. Puis, l'attaque : Le plus grand paquebot du monde, indestructible, heurte un iceberg devant Terre-Neuve. Mais on a pu, heureusement, sauver les 2 358 personnes qui se trouvaient à bord. »

Albert, le sourire aux lèvres, se tourne vers Sylvie qui l'avait rejoint dans la cachette au milieu de la nuit.

— Tu as vu ?

— Il me semblait qu'il ne pouvait pas couler ?

— Ah non, il n'a pas coulé... Selon l'article, « À deux heures quarante, un télégramme d'Halifax déclarait que tous les passagers avaient quitté le Titanic ce matin, à trois heures trente, heure américaine. D'autre part, la compagnie White Star Line déclare de la façon la plus nette que toutes les craintes concernant la sécurité des passagers n'ont pas de raison d'être, le navire ne pouvant sombrer. Un câblogramme, reçu à trois heures et demie de Terre-Neuve, annonce que le Titanic lutte pour atteindre, par ses propres moyens, la côte de Terre-Neuve vers le cap Race.<sup>1</sup> » C'est bon pour nous ça, au moins, pendant que les gens seront préoccupés par l'accident, nous aurons le champ libre pour la prochaine étape.

Les deux comparses sourient et savourent ce qui pourrait être leur dernier repas ensemble pour un bon moment. En effet, après ce soir, il y a fort à parier qu'ils seront séparés pendant quelques années. Le temps que la poussière retombe...

À 13 heures comme prévu, Albert retrouve Marco à la gare centrale du nord dans le dixième arrondissement. Le bâtiment est impressionnant avec ses verrières à l'avant-garde, son bâtiment central présentant neuf statues de pierre : celle du sommet représente la Ville de Paris, surplombant de gauche à droite, Francfort, Amsterdam, Varsovie, Bruxelles, Londres, Vienne, Berlin et Cologne<sup>2</sup>.



---

<sup>1</sup> [Le Petit Parisien - 1912-04-16 | Europeana](#)

<sup>2</sup> [Gare du Nord à Paris \(lartnouveau.com\)](#)

Albert enfle rapidement le costume de Pierrot. Ce n'est pas la première fois qu'il s'adonne à ce type de distraction. Pendant que Marco, Sylvie et Richard se dirigent chacun vers la position prévue, Albert habillé en noir et blanc commence son numéro qu'il a lui-même baptisé « le mime triste qui attend sa fiancée ». Au bout d'une dizaine de minutes, supposant ses camarades en position, Albert salue la foule et se rue au local du journal clandestin. C'est à lui que revient la tâche de publier les revendications du groupuscule qui a pris racine lors de la Fédération communiste anarchiste et qui publie à petite échelle, son journal « Vérité ».

NOUS, *Veritur Hominem*, revendiquons les événements qui se sont déroulés dans les dernières heures. L'incendie de l'usine de pyrotechnie et le déraillement du train du Nord. Nous sommes peines pour nos frères qui ont dû périr pour faire comprendre au patronat que nos revendications sont sérieuses. Ils ont quitté ce monde pour un meilleur, et pour nous permettre de réveiller la population devant l'exploitation des plus nantis qui nous contrôlent par l'argent !

NOUS, *Veritur Hominem*, cesserons nos campagnes seulement quand nos frères et nous serons traités comme des Hommes et non comme des animaux.

NOUS, *Veritur Hominem*, réclamons :

Que nos salaires augmentent sur-le-champ;

Que le dimanche soit une journée de repos;

Que la journée de travail se limite à neuf heures.

NOUS, *Veritur Hominem*, avons convaincu nos frères que si nos demandes ne sont pas respectées d'ici quarante-huit heures, un arrêt de travail complet aura lieu pour une durée indéterminée et des événements comme aujourd'hui pourraient se reproduire.

NOUS, *Veritur Hominem*, croyons à l'homme vrai qui aide son prochain et qui n'en prend pas avantage.

En terminant l'impression des revendications, des coups à la porte font sursauter Albert. Il arrête tout et évite même de respirer quelques secondes. Il attend et les coups reprennent à un rythme différent : c'est le code d'Arthur. Il regarde l'horloge et c'est effectivement l'heure. Il ouvre la porte et laisse entrer le barman qui lui sourit.

— Richard n'a pas survécu à l'incendie. Il n'est pas venu au point de rencontre comme prévu.

— Il connaissait le risque qu'il prenait, il est mort au nom de nos convictions. Dieu ait son âme.

Il termine le pamphlet et le remet à Arthur. Albert pense à Richard et à Sylvie, espérant que cette dernière se soit bien rendue à l'endroit désigné et qu'elle ait pu reprendre ses activités sans problème. Sortant de sa torpeur, Albert sert la main d'Arthur et ne peut pas s'empêcher de lui souhaiter bonne chance.

— Sois prudent, mon frère. Merci pour tout. À un de ces jours.

### Dernière partie — *Patrick Desbiens*

*Grand-père, du haut de ton ciel noir et rouge, me vois-tu ? Richard, Sylvie, Arthur et Marco t'accompagnent-ils encore ?*

*Ici-bas, une autre génération de camarades, témoin de la puissance de vos idéaux et animée du désir de pouvoir, s'est emparée de vos méthodes en se demandant : Que faire ?*

*Ils sont bien partis. Mais leur révolution n'a rien de permanent.*

*Je pense encore à vous, rêveurs criminels, qui avez malgré vous inspiré ceux qui nous ont jeté dans les mains de l'homme de fer, dont nous attendons aujourd'hui la chute.*

*Peut-être un jour nos enfants en déboulonneront la statue...*